



ÉDITIONS Charles Léopold Mayer



L'ARCHIPEL HUMAIN

Vivre la rencontre interculturelle

PHILIPPE PIERRE ET MICHEL SAUQUET
Préface de Michel Wieviorka

Un projet de société interculturelle qui place, au centre de sa dynamique, la rencontre comme régime de vérité.

« Un monde créolisé ? »

Philippe Pierre et Michel Sauquet

Mots clés : Interculturalité, Marchandisation du monde, Rétrécissement de l'utopie, Cultures, Identités, Créolisation, Rhizome, Transdisciplinarité.

Comment voyez-vous l'avenir des relations interculturelles dans nos sociétés ? La notion de « créolisation » y est de plus en plus évoquée. Qu'en pensez-vous et qu'en dites-vous dans ce livre L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle, publié aux ECLM ?

Dans ce livre, nous revendiquons une approche interculturaliste. Avec elle, il s'agit de prendre en compte ressemblances et différences culturelles pour mieux comprendre nos contemporains dans un monde qui ne tient pas en place. Mais il ne s'agit ni de vouloir fusionner ces dernières, ni de les faire coexister en s'ignorant mutuellement, ni encore moins de s'affronter mais bien de chercher les conditions d'une rencontre qui fasse grandir chacun en humanité¹².

Cela revient à agir au bénéfice des entreprises économiques, des créations médiatiques, des efforts diplomatiques, des engagements humanitaires, des enseignements et des formations, de la paix civile et de la création dans nos quartiers comme dans tous les autres territoires de la République.

Parce que le brassage de populations d'une région à une autre a été renforcé par la crise sanitaire¹³, parce que « nous faisons également plus intensément monde » et sommes informés d'un ouragan à Caracas¹⁴, parce que la multiple présence et la multi-appartenance sont devenues

¹² : Gabrielle Halpern, *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*, p. 114.

¹³ : Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely pointent un phénomène de « dé-sédentarisation » « rapide et continue de la population française, la distance entre le berceau et le tombeau n'a cessé de s'accroître depuis une cinquantaine d'années. En moyenne, cette distance s'établissait à 104,9 kilomètres pour les personnes décédées en 1972. Elle était de 150,6 kilomètres pour les défunts de 2019 ». Un kilomètre par an depuis cinquante ans (*La France sous nos yeux*, Editions du Seuil, p. 367).

« notre heureux lot », nous voulons contribuer, depuis plusieurs années, à évaluer autrement la portée des concepts de culture et d'identité à l'aune d'une anthropologie de la mondialisation.

Dans cet ouvrage, *L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle*, sorte de bilan de nos réflexions, nous nous demandons en quoi la notion de culture est encore utile pour penser la mobilité et les effets de *créolisation* qui en résultent - quand les concepts de « naturel », de patrie, de terre... semblent perdre, selon nous, leur pouvoir explicatif. Nous sommes, en effet, de plus en plus conduits à fréquenter l'Autre de l'autre langue, de l'autre rive et de l'autre culture. Dès lors, une compréhension de notre réalité sociale par ses dynamiques de flux nous paraît absolument nécessaire.

A-t-on besoin de réflexions sur l'interculturel alors que pour beaucoup l'extension des relations marchandes semble être ce qui pacifie le plus les peuples ?

Plutôt que de pacification et de mondialisation heureuse, il faudrait parler avec Hartmut Rosa et quelques autres, d'accélération des relations entre les peuples, entre les êtres. Tout se « contracte » pour une large partie de nos contemporains, comme la tenue des emplois et métiers exercés, la vitesse de traitement des données de nos ordinateurs, des siestes éclairs, des mariages, des transports, des comptoirs de services bancaires, comptoirs alimentaires, comptoirs funéraires¹⁵... Et surtout tout devient orienté idéologiquement par un accroissement du « rendement » par unité de temps (nombre de kilomètres parcourus, nombre d'octets envoyés, de personnes contactées, voire de « like » suscités...). Le discours sur la mondialisation s'apparente le plus souvent à un processus qui permet de légitimer le marché mondial. Et il charrie la croyance que ce mouvement est bénéfique pour le commerce, la production comme pour l'émancipation des peuples. Ce discours se présente comme nécessaire et indépassable. Or, avec la mondialisation et son régime marchand, il n'y a pas de « rêve » en suspens. Juste la circulation boursière des objets et leur transformation en flux d'échange. Le marché insiste surtout sur ce qu'il y a d'interchangeable en l'homme, peu sur ce qu'il possède d'insubstituable, d'inaliénable. En ce sens, la globalisation est un « rétrécissement » de l'utopie.

Ce livre s'oppose à cette vision, à un lent processus de marchandisation du monde par la puissance des marchés et veut renouer, pour cela, avec des valeurs progressistes. Républicaines.

Toute réflexion en termes d'ancrage culturel tend-elle à réduire la complexité ?

Nullement si c'est un point de départ à la réflexion. « J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources » écrivait Georges Perec. Mais, en un certain sens, cela n'est jamais possible car la loi de la vie est la métamorphose. Le mouvement est constant.

L'humain est historicité. Cultures et identités s'irriguent mutuellement pour constituer un continuum de nuances innombrables qui écarte de fait la catégorisation hâtive, celle notamment de la perspective d'une société cloisonnée selon des appartenances raciales ou ethniques.

Un moi « pur » n'existe pas puisque nous vivons en société. Dès lors, identités (propre à l'historicité et à l'émancipation) et cultures (propre à la nature et à l'enracinement) sont intimement liées comme les deux côtés d'un rectangle dont on calculerait la surface réelle.

¹⁴ : Felwine Sarr, *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*, Mémoire d'encrier, p. 6 et p. 26.

¹⁵ : Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, La Découverte, 2012, p. 17.

Chaque côté dépend de l'autre. Illustrons cela. Comment discuter, par exemple, du développement psychomoteur d'un nourrisson sans se référer aux interactions sociales précoces, et donc aux modalités culturelles de l'échange social vécu en famille et dans quelques autres instances de socialisation ? Comment analyser le sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle chez un enfant, les étapes de son développement cognitif sans tenir compte des pratiques d'éducation, de l'histoire, des lois et des liens avec d'autres enfants ?

Les mondialisations en cours produisent donc des imaginaires inédits et l'analyse, pour les comprendre, devrait se fonder davantage qu'elle ne le fait selon nous sur l'étude de phénomènes nouveaux de « transnationalité » et de « transculturalité »¹⁶. C'est ce que nous explorons dans cet ouvrage en soulignant les injustices profondes entre contemporains rivaux au sol et élites « hypermobiles ».

Vous parlez de créolisation, comme l'a fait Edouard Glissant ?

Patrick Chamoiseau, un de ses héritiers, a raison d'écrire que « nous ne sommes même plus dans un simple métissage, qui suppose une rencontre d'absolus, nous sommes véritablement dans des flux relationnels erratiques qui bousculent tous les anciens imaginaires : une créole garde les sceaux de la France, un autre dirige les États-Unis... le différent surgit et se déploie en plein cœur du même »¹⁷.

Il semblait rare voire impossible autrefois, en Europe, de posséder deux résidences légales, deux séries différentes d'interdits alimentaires et même d'avoir deux religions... selon les lieux et les contextes¹⁸. Il est de moins en moins rare d'avoir deux langues maternelles et des parents et grands-parents venant des quatre coins du monde.

Une partie de nos contemporains vit une ouverture par le déplacement. Un individu riche peut désormais se déplacer sur toute la surface du globe et faire le tour du monde en quelques semaines.

En interculturalistes, nous avons décidé, depuis longtemps, de ne plus étudier la mobilité géographique à partir des seuls critères territoriaux, ceux de l'État-nation, et de repenser l'écheveau des territoires à partir de l'expérience même des personnes mobiles¹⁹.

L'espèce humaine est fortement mobile dès son apparition en Afrique. Plus que dans les sociétés agraires, le développement de la division du travail, l'élévation de l'instruction et les possibilités de promotion, les mobilités géographiques ont accru chez l'individu la conscience de sa singularité²⁰. Aline Gohard-Radenkovic l'illustre en faisant cette confidence : « si je devais définir mon itinéraire, je dirais qu'il est davantage lié à l'espace qu'au temps. Et s'il m'arrive d'évoquer le

¹⁶ : Dominique Martin, Jean-Luc Metzger et Philippe Pierre, *Les métamorphoses du monde. Sociologie de la mondialisation*, Editions du Seuil, 2003.

¹⁷ : Patrick Chamoiseau, « Le devenir, c'est être ensemble, debout », *Le Monde*, 16 novembre 2013, p. 6.

¹⁸ : Hervé Le Bras, *Malaise dans l'identité*, Actes Sud Littérature, 2017.

¹⁹ : Alexis Nouss pour l'exilé écrit : « ainsi avancer l'exil comme expérience, théoriser une expérience exilique pose d'emblée une tension quasi aporétique. Pour être communicable, une expérience demande un ordre qui régule et assure la transmission quand l'exilance suggère d'emblée une expulsion, un mouvement hors d'un ordre premier, celui qui précisément a ordonné ou provoqué l'action. L'exil signifie la possibilité d'une non-appartenance à un ordre initial – puisque l'exil est survie au dehors –, d'une appartenance à un autre ordre et, par conséquent, postule l'existence d'un autre ordre. Comment se fera alors la communication de l'expérience exilique ? Dans quel système expressif et symbolique ? Ni celui d'origine, ni celui d'accueil ne peuvent exiger la priorité car leurs cohérences internes les obligent à une limitation de leurs visées et à une structure relativement close, ce qui entraîne par nécessité un métissage des deux systèmes communicatifs » (Alexis Nouss, *La condition de l'exilé, Editions de la Maison des sciences de l'homme*, 2015, p. 54).

²⁰ : Raymond Boudon, *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?*, Presses Universitaires de France.

passé avec mon compagnon, je ne dirais jamais : « Tu te souviens en 19... » mais « tu te souviens en Turquie, en Autriche, en Corée... ». Mes repères sont des pays et mes repères dans ces pays sont des rencontres et des amis »²¹.

Les mondialisations en cours fondent ce moment de l'incertain du lieu, parce que plus ouvert et en transit, et qui ne se réduit pas au pouvoir explicatif d'un seul élément enraciné²².

Dans cet ouvrage, *L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle*, nous faisons comme un bilan et nous continuons d'explorer cette recomposition des paysages humains. « Cet emmêlement contemporain des humanités » comme l'a fait Edouard Glissant en utilisant les notions de créolisation et de mondialité, opposées à la globalisation et son cortège marchand.

La crise de la Covid 19 a illustré cette mondialité, dont parle le poète. Et la mise à plat de nos certitudes. L'absence de sens unique à nos conduites est patente, nos références sont multiples et les préférences culturelles en apparence variables en un même sujet, même s'il s'en défend²³.

Notre travail consiste moins à vouloir cerner quels sont les éléments qui rapprochent ou divisent les personnes à l'intérieur d'un même cadre culturel ou quand deux cadres culturels « se cognent », que d'analyser les processus par lesquels des sujets porteurs, créatures et créateurs de culture arrivent in fine à un accord perçu, reconnu et voulu consciemment comme tel.

Le domaine de la recherche interculturelle étudie des individus qui ont peut-être le même degré d'organisation mais, par définition, pas les mêmes chemins de la pensée et de l'histoire pour y parvenir. C'est à une autre appréhension de la notion de culture à laquelle vous voulez nous convier ?

Tout à fait. Particulièrement dans le champ des entreprises et des organisations. La plupart des recherches interculturelles nous semblent marquées du sceau de trois insuffisances :

- Partir de soi, des capacités qui sont miennes, et réduire l'autre à des manques et la rencontre à venir à un « choc » ;
- Identifier chez l'autre une caractéristique pivot et génératrice de son comportement comme un schéma électrique simplifié, une programmation mentale irrémédiable, de laquelle on ne sort pas ;
- Ne pas penser l'écart mais seulement la différence culturelle, et au-delà ignorer les effets de bricolage identitaire.

Les recherches interculturelles, longtemps centrées sur le registre collectif des comparaisons de pays à pays et la construction d'échelles d'attitudes²⁴, s'emparent aujourd'hui de nouvelles réalités que nous nommons transnationales et admettent qu'un découpage culturel propre à une Nation ne se confond pas avec l'héritage historique culturel tout court (et des réalités diasporiques, régionales, transrégionales ou impériales par exemple).

²¹ : Aline Gohard-Radenkovic, "Parcours de vie, parcours de chercheur dans la mobilité : le statut « d'étranger » ou « être l'autre de l'autre »", in Patchareerat Yanaprasart, *Paroles d'acteurs de la mobilité. De la mobilité géographique à la mobilité intellectuelle*, L'Harmattan, 2009, p. 68.

²² : Aliocha Wald Lasowski, *Edouard Glissant. Déciffrer le monde*, Bayard Culture, p. 139.

²³ : Eduardo Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales*, Presses Universitaires de France.

²⁴ : Geert Hofstede, *Cultures and Organizations. Software of the Mind*, McGraw-Hill, 1991 ; Fons Trompenaars, *L'entreprise multiculturelle*, Maxima / Laurent du Mesnil Editeur, 1994.

Cette intégration des dynamiques transnationales (et aussi infranationales) a encore du mal à être reconnu, dans les champs intellectuels français et européens particulièrement. La recherche interculturelle, notamment en management interculturel, a encore trop tendance à « sédentariser le social »²⁵ et à laisser à la seule ethnologie l'étude des nomades, des diasporas, des populations mobiles. Bernard Lahire remarque que les sociologues français ont aussi le goût de resserrer leurs analyses autour de la classe sociale, autour des enjeux de domination pesant sur les « mondes vécus » en fonction des contraintes structurelles, « laissant le plus souvent aux anthropologues le soin d'étudier les variations intersociétés ou intercivilisations, et aux historiens celui de prospecter les variations interépoques »²⁶. Sur ce plan, le sociologue Renaud Sainsaulieu avait ouvert une voie dont nous nous sentons héritiers. Notamment dans son livre majeur, *L'identité au travail*, paru en 1977.

Le cadre de référence pour l'observation des phénomènes sociaux contemporains est autant la société planétaire que celui des Etats-nations, des régions, des réseaux, des diasporas... La discipline du management interculturel ne peut plus préférer regarder du côté des frontières aux contours stricts et faire de l'individu tout entier conditionné, « un distributeur automatique de solutions et de consignes » venus d'en haut, selon l'expression de Emmanuel Mounier.

Ainsi au lieu de se définir par un ou plusieurs ancrages, « traiter les hommes en série », l'analyse de l'appartenance culturelle peut trouver une autre consistance essentielle dans un champ problématique.

Dans leur ouvrage *Mille plateaux*, Gilles Deleuze et Félix Guattari soulignaient, en 1980, en précurseurs, une « micro-physique du migrant (qui) a pris la place de la macro-géométrie du sédentaire »²⁷. Ils précisent : « nous connaissons jusqu'à maintenant trois grands types d'organisation des hommes : lignagère, territoriale et numérique. L'organisation lignagère, c'est celle qui permet de définir les sociétés dites primitives. Les lignages claniques sont essentiellement des segments en acte, qui se fondent ou se scindent, variables d'après l'ancêtre considéré, d'après les tâches et les circonstances »²⁸. En des temps anciens, paysans en surnombre, soldats démobilisés après les guerres, sorcières, faux-monnayeurs, lépreux, peuples voyageurs comme les Juifs ou les Tsiganes, mendiants, fauteurs de troubles, écorcheurs... toutes ces figures mobiles, sur les routes, étaient censées porter atteinte à la tranquillité publique et à la salubrité des sédentaires. Certaines d'entre elles étaient victimes de bannissement et il fallait pour les autres montrer des qualités de « voyageur » pour simplement travailler, subsister, rester employable²⁹. Les temps semblent s'inverser.

Vos acteurs ont figure d'arlequins et votre monde est d'archipel !

Il n'est pas possible de dresser une histoire de quiconque avec un seul visage ou un unique portrait. Ce livre pointe donc - avec délectation - la promesse d'un monde « polycentré », « polyvisagé », où tous aient besoin de tous, un monde qui *contraint* à composer les uns avec les autres de manière beaucoup plus poussée qu'autrefois et reconnaisse un être qui buissonne dans la pluralité des modèles et des références. Faut-il produire un nouveau « grand récit » pourvoyeur de sens face à la coexistence d'intérêts antagonistes ? Pas sûr. Suivons alors la voie d'Edgar Morin, pour qui il faut supporter l'incertitude « toniquement » !

²⁵ : Alexis Nouss parle d'éthos d'exilance pour cette expérience des sujets exilés qui ne connaît pas de repos (Alexis Nouss, « Enjeu et fondation des études exiliques ou Portrait de l'exilé », *Socio*, 05, Octobre 2015, p. 241-268).

²⁶ : Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, La Découverte, 2013, p. 65.

Privilégier ce passage du « ou » au « et » et la notion d'identité invite à souligner les capacités du sujet à *bricoler* ses appartenances.

Avec la mondialisation, c'est à une autre perception des cultures - notamment non européennes - à laquelle l'on est conduit.

Avec l'œuvre des philosophes et des écrivains, nous mesurerons combien le Cogito, le Moi et, au final, le langage ne sont qu'une des multiples manières dont nous faisons l'expérience du monde et de ses objets que nous évaluons, nous touchons, nous regardons...

Nombreux sont ainsi les écrivains qui revendiquent aujourd'hui d'être des auteurs à part entière et non pas des auteurs « périphériques » marqués du sceau de la négritude ou d'une spécificité qui les stigmatise. Les intéresse le travail même de la relation qui est le cœur de la « mondialité ». Dans le sillage de l'œuvre de Edouard Glissant, ils valorisent moins la perspective d'un métissage, d'un mélange possible, que celle d'un écart, d'une articulation entre deux langues, entre deux mondes, bref, d'une expérience qui se démarque précisément de l'opposition binaire entre centre et périphérie³⁰. « L'alchimie de la créolisation outreçoit les mélanges » exprime Edouard Glissant dans *Philosophie de la Relation*.

Edouard Glissant saisit le devenir du vivant par la tension entre la norme européenne de la source et du pré, et la démesure caribéenne du volcan et du cyclone. « Le souffle marin de l'océan, l'autre inconnue, le tempo urbain de la cité »³¹.

L'avenir est donc à la multiplication des points de vue ?

Le champ du management interculturel nous apparaît encore constitué de praticiens et d'académiques qui sont réticents à considérer la possible fragmentation identitaire qui résulte de la (pluri) appartenance à ces communautés historiques comme autre chose que pathologique, à la voir comme une désorientation (ne pouvant receler une organisation élevée) et « l'équivalent de ces dédoublements de personnalité que décrivait la psychiatrie du XIX^e siècle »³². Et non comme un épisode inévitable des processus d'interaction et de reconnaissance entre les personnes, des personnes en constante opération de se personnaliser (perspective sartrienne) ou de s'individuer (perspective simondonienne)³³. A donc été négligée l'étude de la possible articulation entre différents types de cultures d'origines, plusieurs foyers d'affiliation pouvant renvoyer, chez un même individu, à plusieurs cadres d'influences culturelles et politiques quand rencontre il y a.

Hervé Le Bras donne un intéressant exemple de superposition des appartenances culturelles. « Si un touriste suisse rencontre à l'étranger d'autres touristes suisses, il se sent soudain en famille. Il croit alors partager une qualité en commun avec tous les Suisses, une qualité qu'il nomme l'identité suisse. Mais, supposons qu'un patron suisse de Zurich tombe sur des cantonniers du Valais en se rendant à Genève pour rencontrer des patrons anglais. Le sentiment d'appartenance commune risque de naître au contact des Anglais qui appartiennent à son milieu plus qu'à celui des ouvriers valaisans. En déduira-t-on qu'il existe une identité de patron ? Et qu'elle est plus forte que l'identité suisse ? »³⁴. La voie est, en effet, à explorer et tout le sens de nos recherches interculturelles est de souligner que l'individu ne se subsume pas à une unique catégorie mais vit

³⁰ : Olivier Mongin, « Création et culture à l'âge post-colonial. Eloge du décentrement », *Esprit*, mars-avril, p. 316-332, 2002.

³¹ : Aliocha Wald Lasowski, *Edouard Glissant. Déchiffrer le monde*, Bayard Culture, p. 202.

³² : Vincent Descombes, *Les embarras de l'identité*, Gallimard, 2013, p. 39.

³³ : Gilbert Simondon, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Jérôme Millon, 1995.

³⁴ : Hervé Le Bras, *Malaise dans l'identité*, Actes Sud Littérature, 2017.

de l'expérience subjective de ses multiples appartenances sociales. Celles-ci le conduisent à toujours se sentir autre chose en plus que ce que les autres lui disent qu'il est (hors des cas limites du fou chez Erwin Goffman), jamais exactement ce à quoi l'on s'attend et souvent ébauche de lui-même³⁵.

Primat est donné, dans cet ouvrage, à l'étude des processus interculturels, aux notions d'altérité et d'identité plutôt qu'au primat dévolu au seul concept de culture. Nous explorons une filiation complexe entre cultures et interculturel, sans que le dernier soit réductible à la somme des confrontations des premières... Nous soulignons le développement des « identités interculturelles » intégrant différents modèles, des « personnalités pluralistes » ainsi que l'étude des stratégies proprement identitaires de ceux qui travaillent dans une langue, élèvent leurs enfants dans une ou deux autres et parlent à leurs parents dans d'autres encore. Leur vie est de bricolage et d'alternance des codes culturels.

Nous voulons affirmer une grille de compréhension qui saisisse la façon dont les sociétés nationales sont aux prises avec des phénomènes qui traversent leurs frontières géographiques et qui devancent les capacités d'intervention des États.

³⁵ : Georges Truc, « Simmel, sociologue du cosmopolitisme », *Tumultes*, 24, 2005, p. 55.